

Mauvais crédits

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 41

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210715>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 10 octobre 1914 : Les bons vieux auteurs (V. F.). — Arreindzi-vo avoué lo vesin (Marc à Louis). — Fâcheux malentendu (M.-E. T.). — Grammairien jusque dans la tombe. — La renaissance d'une foi (J. M.). — Guerriers en herbe (André Allaz).

LES BONS VIEUX AUTEURS

Pour chasser les papillons noirs et se remettre l'esprit d'aplomb, il n'est rien de tel que de relire quelque page des bons vieux auteurs bien gaulois. C'est sans doute ce que s'est dit M. le professeur Sirven en citant, l'autre jour, dans une conférence faite à Lausanne, divers passages de la *Vie de Gargantua et de Pantagruel*, ainsi que des *Essais* de Montaigne.

Croirait-on que Rabelais se soit élevé déjà — voici bientôt quatre cents ans — contre la violation du territoire des pays, sinon neutres, du moins pacifiques, contre la destruction des cathédrales et contre l'emploi de bouches à feu qui ressemblaient furieusement au trop fameux obusier de 42 centimètres. Oyez le récit de l'entrée en campagne du roi Picrochole contre son bonhomme de voisin, Grandgousier, père de Gargantua :

... A l'artillerie fut commis le grand écuyer Touquedillon; en laquelle furent comptées neuf cent quatorze grosses pièces de bronze, en canons, doubles canons, basilics, serpentines, bombardes, faucons, passevolants, spiroles et autres pièces. En la bataille se tint le roi et les princes de son royaume.

Ainsi sommairement accourrés, devant que se mettre en voie, envoyèrent trois cents chevaliers, sous la conduite du capitaine Engoulevent, pour découvrir le pays et savoir si embûche aucune était par la contrée. Mais, après avoir diligemment recherché, trouvèrent tout le pays à l'environ en paix et silence, sans assemblée quelconque.

Ce que entendant Picrochole, commanda qu'un chacun marchât sous son enseigne hâtivement.

Adonc sans ordre et mesure prirent les champs les uns parmi les autres, gâtant et dissipant tout par où ils passaient, sans épargner ni pauvre ni riche, ni lieu sacré ni profane; emmenaient bœufs, vaches, taureaux, veaux, génisses, brebis, moutons, chèvres et boucs, poules, chapons, poulets, oisons, jars, oies, pores, truies, gorets; abattaient les noix, vendangeant les vignes, emportant les ceps, croulant tous les fruits des arbres. C'était un désordre incomparable de ce qu'ils faisaient...

Les diverses pièces d'artillerie dont il est question plus haut existaient bel et bien au temps de Rabelais. Le « basilic » était la plus redoutable; son projectile pesait jusqu'à 160 livres. On usa de cet engin à partir de 1530 jusque vers 1660. Rabelais en décrit les effets comme suit :

Il (Gaster) avait inventé récemment canons, serpentines, coulevrines, bombardes, basilics jetant boulets de fer, de plomb, de bronze, pesant plus que grosses enclumes, moyennant une composition de poudre horrible, de laquelle nature même s'est ébahie et s'est confessée vaincue par art; car plus est horrible, plus épouvantable, plus diabolique, et plus de gens meurtrit, casse, rompt et tue, plus étonne les sens des humains, plus de mu-

railles démolit un coup de basilic que ne feraient cent coups de foudre.

Quatre siècles se sont écoulés dès lors, et l'humanité assiste à la résurrection du basilic! C'est à se demander, comme Montaigne, s'il ne faut pas voir dans la guerre « un témoignage de notre imbecillité et imperfection! » Comparant les actions des hommes et celle des animaux, l'auteur des *Essais* ajoute : « Cette science de nous entredéfaire et entretuer, de ruiner et perdre notre propre espèce, n'a pas beaucoup de quoi se faire désirer aux bêtes, qui ne l'ont pas. »

Et quelles sont les plus souvent les causes des guerres?

C'est encore Montaigne qui va nous le dire :

Ces mouvements guerriers qui nous ravissent de leur horreur et épouvantement, cette tempête de sons et de cris, cette effroyable ordonnance de tant d'hommes armés, tant de fureur, d'ardeur et de courage, il est plaisant à considérer pour combien vaines occasions elle est agitée, et par combien légères occasions éteinte : l'envie d'un seul homme, un dépit, un plaisir, une jalousie domestique, causes qui ne devraient pas émeouvoir deux harengères à ségratigner, c'est l'âme et le mouvement de tout ce grand trouble. Voulons-nous en croire ceux mêmes qui en sont les principaux auteurs [et motifs]? Oyons le plus grand, le plus victorieux empereur et le plus puissant qui fut oncques, se jouant et mettant en risée très plaisamment et très ingénieusement plusieurs batailles hazardées et par mer et par terre, le sang et la vie de cinq cent mille hommes qui suivirent sa fortune, et les forces et les richesses des deux parties du monde épuisées pour le service de ses entreprises.

Mais quoi! « Les âmes des empereurs et des savetiers sont jetées à même le moule : considérant l'importance des actions des princes, et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produites par quelque cause aussi pesante et importante; nous nous trompons : ils sont menés et ramenés en leurs mouvements par les mêmes ressorts que nous sommes aux nôtres; la même raison, qui nous fait tancer avec un voisin, dresse entre les princes une guerre; la même raison qui nous fait fouetter un laquais, tombant en un roi, lui fait ruiner une province; ils veulent aussi légèrement que nous, mais ils peuvent plus; pareils appétits agitent un ciron et un éléphant. »

Encore un coup, relisons, ces temps-ci, Rabelais, Montaigne et Molière. Ce sont des auteurs éternellement réconfortants.

V. F.

Lo sécond. — L'étai dein la montagne, à la mi-tautein. Duè musicarès, avoué dai violè, djuivè po fèrè dansi lè valets qu'étai venu avoué laô grachaôse.

Ma diablè lo pas se cè tonnnère dè violè volliavnt martsi d'accoco. Tsacon racliavà po son compte.

— Mâ! fâ don lo sécond, François; fâ lo sécond, que desai Pierrou.

— No lo sè pas, lo sécond.

— Baugro dè fou, sâ-tou pas djuî on pou per tot.

ARREINDZI-VO AVOUÉ LO VESIN

Faut oncora que vo diéssio oquie de la guerra. Tot parâi de quie porrè-io dèveza d'auto. Vo sède prau que lè z'Allemand sant arrevà riche-raque et l'ant coumeinci à trouppâ, racliâ, estermînâ, frèzâ, èmèluâ, tyâ, bourlâ lè Belge, que l'étant dai boune dzein quemet no, que n'arant pas fè dau mau à onna motse. Et quand l'ant voliu recliama, l'au z'a ètà repondu quemet Tinbon desâi : « Arreindzi-vo avoué lè z'auto! »

Clli Tinbon ètai gaillâ timbrâ. Lo régent lo lâi desâi dza à l'ècoula et vo compto qu'on pouvâ lo crère. On lâi pau rein fère : on pau pas ti ître dai ministre ào bin dai colonau et n'è pas ti lè gros bâo que l'arrant la terra.

Dan, on dzo, mon Tinbon ètai z'u pè Lozena. Troupenâve quemet fasâi de cotouma, por cein que l'avâi 'na piauta on boquenet pe granta que l'otra. Por bin vo dere, l'étai quemet on appliâ quand lo tougue n'è pas ào mâitet. Sè brelantsive ein martseint, quemet la dzenelhie : ie senalhîve, l'è lo mot.

Quand l'è que fut arrevâ pè lo Tunnèt, vaicé que dou craset de bouibo, que l'étant à 'na fenitra dèso lo tâi, vè lè dètai d'onna carrâie, vavant Tinbon arrevâ. Sè fotant adan à rire et à lo mourgâ, à l'annessi ein brameint tant que pouvânt :

— Vouâite-vâi la clliotssetta de Biman l'et pu bin dai z'auto affère que pu pas vo dere.

Ma fâi! mon Tinbon l'einteindâi pas dinse et quand l'apèçâi lè dou z'estafié que sè moquâvant adî mè de li, l'eimpougne onna dozanna de melion que l'étant su la tserrâire et pu sè met à lè z'accouillhi ein amont.

Mâ lè moquèrant l'étant traui hiaut et lè melion pouvânt pas lè z'atrapâ. Ne fâ rein, Tinbon l'accouillèssâi adf, fredin, fredâ, que ti lè carreaux dai fenitre ào premi l'étadzo et mimaient pe hiaut sè trossâvant lè z'on aprî lè z'auto... crin, crau! avau!

Adan on monsu, que l'étai ào premi assebin, quand vâi clli l'affère sè met à criâ à Tinbon :

— Bâogro dè tsaravouta et de melion dau diablîio que vo z'ite! Voudrî bin savâi se l'è no qu'on vo z'a de dai nom.

Et Tinbon lâu z'a repondu :

— Cein mè regarde pas. Arreindzi-vo avoué clliauke d'amon!

N'è-te pas cein que lè z'Allemand l'ant de âi Belge?

MARC A LOUIS.

Mauvais crédits. — Un jeune garçon mendiait l'autre soir, pendant le concert qu'a donné, place Saint-François, la fanfare de l'école de recrues.

— Attends, lui répond un auditeur, qui faisait les cent pas : je te donnerai quelque chose lorsque je repasserai.

— Oh! monsieur, vous ne savez pas combien j'ai déjà perdu d'argent en faisant crédit de cette manière.